

La caïdalité chez les tribus Zemmour au XIX siècle

Rahma BOUREQIA

Dans le but d'utiliser les institutions locales pour gouverner, la sociologie coloniale apporta les premières observations descriptives sur le phénomène de la caïdalité durant la période précoloniale.⁽¹⁾

Certains chercheurs, comme R. Montagne, ont même théorisé la question.

Plus tard P. Pascon, dans son étude sur le Haouz, aborda de nouveau le problème pour remodeler les prémisses théoriques de ses prédécesseurs. Néanmoins, dans les deux cas, une certaine attention a été prêtée au phénomène des grands caïds par lequel s'est distingué le Haouz de Marrakech à la fin du XIX^e siècle. La voie est donc restée ouverte aux interrogations portant sur la caïdalité dans d'autres régions du Maroc. La présente communication prendra Zemmour comme objet d'investigation pour contribuer à élargir le débat sur la caïdalité.

Zemmour : une floraison de caïds

Un kunnâ-sh⁽²⁾ des affaires militaires sous le règne du sultan Hassan 1^{er} daté de 1300 h (1882-1883), nous révèle la liste des caïds des Zemmour.

D'après ce document, vingt caïds se partageaient la confédération Zemmour qui rassemblait 16 tribus. Cependant, les correspondances échangées entre le sultan Hassan 1^{er} et les caïds des Zemmour, durant l'année 1301 h, nous révèle l'existence de vingt-trois caïds au lieu de vingt-et-un inventoriés par le kunnâsh du Makhzen l'année 1300 h. Ce fait peut s'expliquer par la facilité avec laquelle les postes de caïdat sont créés pour renforcer la présence du Makhzen dans certaines tribus. Les tribus qui sont importantes par leur taille et par le souci qu'elles provoquent au Makhzen sont surcommandées. Elles sont administrées par trois ou quatre, comme c'est le cas chez Aït Jbel Doum et Messaghra. D'autres, en revanche, comme Hajjama, Aït Wahi, et Aït Bouyahia sont confiées au commandement des caïds des tribus limitrophes (Aït Abbou et Aït Belkacem).

(1) Justinard L. (colonel). Un grand chef berbère : le caïd Goundafi, Ed. Atlantides, Casablanca. 1951.

Berger François. Moha ou Hammou, le Zaïani, un royaume berbère contemporain au Maroc. Marrakech, Atlas. 1929.

(2) Kunnâsh shou'n 'askaria, 1300 h, Bibliothèque Hassania Rabat, N° 113.

Les Caïds et leurs commandements

Tribus	Mesaghra	Ait Jbel Doum	Ait Yaddine	Khezazna	Msourfa	Qotbiyne	Ait Ali Oulahcen	Ait Abbou	Kabliyne	Ait Wahi	Hajjama	Ait Belkacen	Houderrane	Beni Hakem	Ait Ouribel	Ait Bouyahia	Total
Nombre de caïds	3	4	0	1	1	1	1	1	1	0	0	0	1	3	4	0	21
Nombre de tentes	1220	1100	250	400	450	500	400	800	600	500	-	400	1100	1500	1000	200	105
Moyenne de tentes pour chaque caïd	407	255	-	400	450	500	400	800	600	-	-	-	1110	500	250	-	437 ¹
Pourcentage du total de tentes	11,60	10,45	2,30	3,80	4,28	4,75	3,80	7,60	5,70	4,75	-	3,80	10,45	14,26	9,50	1,90	

Source : 1) Correspondance échangée entre les caïds des Zemmour et le sultan 1^{er} (1300h) Bibliothèque Hassania

2) Rahalat Al Hassan Al' wl - Bibliothèque Hassania

Note : 1) Moyenne de tentes pour chaque caïd après que l'on ait retranché le nombre de tentes pour lesquelles il n'a pas été trouvé le nom du caïd.

Que ce soit vingt-et-un ou vingt-trois caïds qui aient commandé Zemmour durant cette période, le fait mérite quelque attention. Cette pluralité de caïdats est un phénomène nouveau dans l'histoire de ces tribus qui avaient à leur tête un seul homme au début du 19^e siècle : le caïd Ben el Ghazi Zemmouri.

Là, l'histoire au caïdalisme au 19^{ème} siècle se présente différente de celle décrite par P. Pascon pour le Haouz. Pour Zemmour, la multitude et la disivion extrême du commandement ont succédé au commandement unique représenté par Ben El Ghazi, qui fut l'un des hommes les plus proches des deux sultans Moulay Sliman et Moulay Abderrahmane. En se référant aux documents de l'époque, l'historiographe Naciri rapporte qu' "à cette époque toute l'affaire des Berbères fut entre les mains d'Ibn Ghazi"⁽³⁾ qui participait aux prises de décisions makhzénienne.

Après la mort de Moulay Sliman, il fut même consulté par 'ahl fass (l'élite fassie), pour le choix du nouveau sultan⁽⁴⁾.

La relation de Ben Ghazi avec le Makhzen révèle deux dimensions importantes du Makhzen dans l'exercice de son pouvoir, à savoir la ruse et la violence. Ce caïd fut l'un des leaders, de l'affaire Dain menée par certaines tribus berbères, telles que Guerrouan, Zemmour et Aït Idrassen, contre l'armée du Sultan Moulay Sliman. Mais ce même caïd était, sous le règne de Moulay Abderrahmane, un de ses proches conseillers ; il avait droit à tous les égards dûs aux notables. Moulay Abderrahmane le maria à une proche parente, fait qui lui permit d'être un des hommes de la cour sultanienne. Mais quelques années après, il fut mis en prison où il passa ses derniers jours⁽⁵⁾. La raison de l'aventure malheureuse de ce caïd nous est donnée par l'historiographe Naciri : "la renommée d'Ibn Ghazi, auprès du Sultan, dépassait les limites respectées par le peuple quand il a affaire au Sultan"⁽⁶⁾. Par sa condamnation à mort, Ben El Ghazi paya le prix de sa célébrité.

A la suite de Ben El Ghazi, une floraison de caïds surgit. Elus par leur tribus et investis par le Dahir chérifien, ils n'ont, malgré tout, aucune prétention de convoiter la place qu'avait eue Ben El Ghazi auprès du sultan. Pour Zemmour, l'ère du grand commandement recule dans l'histoire, pour donner naissance à l'émiettement, nouveau point d'appui du Makhzen.

On ne peut comprendre ce nouveau phénomène qu'en procédant à sa relecture dans le cadre du projet makhzénien. Le règne du sultan Hassan 1^{er} a été spécifique comparé à celui de ses prédécesseurs. Ne dit-on pas que c'est ce sultan qui est l'unificateur du Maroc ? Si l'on traduit cet adage un historiographe officiel en langage anthropologique, son contenu se révèle fondé. Sous son règne, le pouvoir makhzénien acquit une dimension spatiale. Si les dimensions religieuse et symbolique ont été toujours des acquis de mérite pour le Makhzen, la dimension spatiale, en revanche, était un fait difficile à réaliser. D'où les harqa interminables menées par le Makhzen ou ses représentants contre les tribus pour organiser l'espace politique, actualiser l'Etat dans le temps (le temps de la tribu), et souligner la pleine présence du Makhzen sur le territoire de chaque tribu. Zemmour, situé entre deux villes impériales Rabat et Meknès, fut, pour la mehalla du sultan,

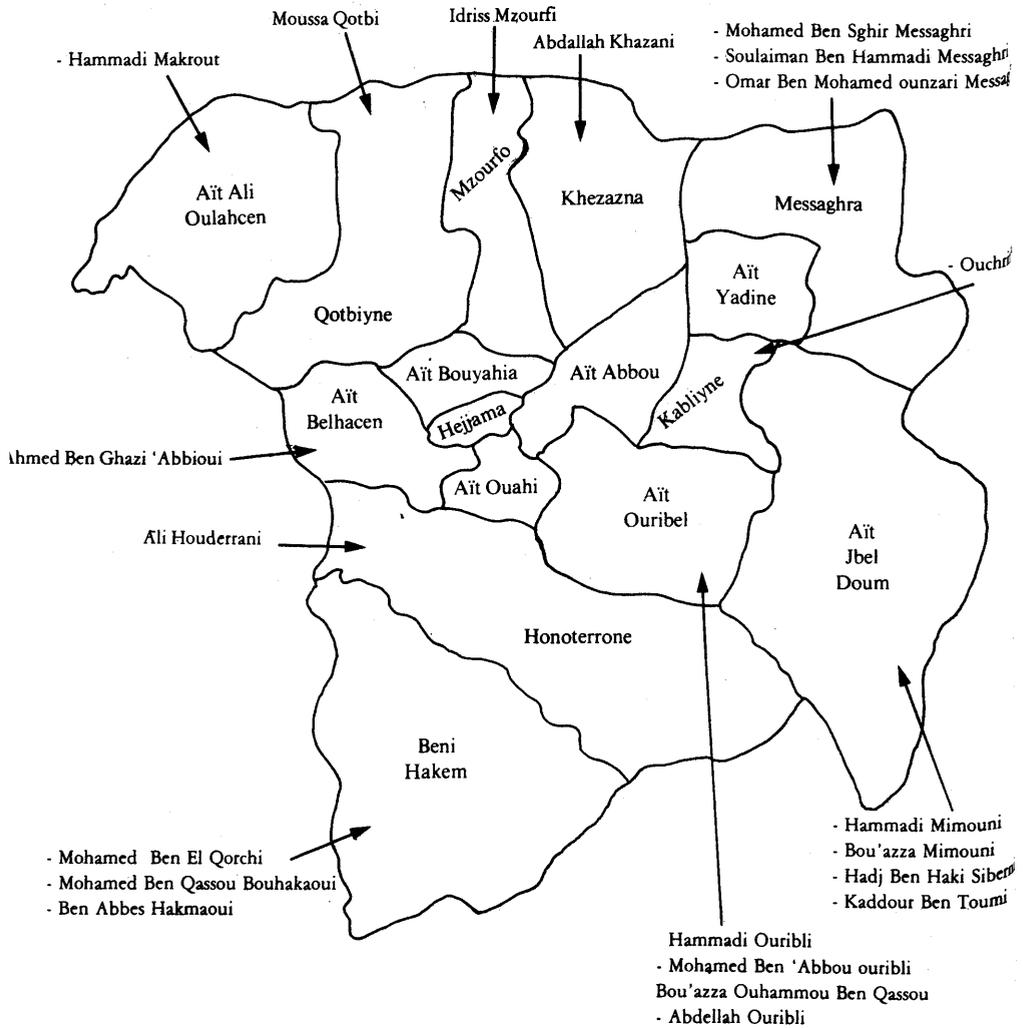
(3) Naciri, 'Istiqsa, vol. 9, p. 6.

(4) Naciri, 'Istiqsa, vol. 8, p. 150.

(5) Akansus, Al Shaish Al 'aramram. Manuscrit, Archives de la B G A, p. 423.

(6) Naciri, 'Istiqsa, vol. 9, p. 11.

**Répartition des caïds et les tribus Zemmour
Année 1300 h**



une zone de passage. Sous le règne du sultan Hassan 1^{er}, ces tribus voyaient l'armée du Makhzen traverser leur terroir une fois tous les deux ans. Ce fait a favorisé, en quelque sorte, l'émiettement du grand commandement, pour donner place à la pluralité de petits pouvoirs qui serviraient au Makhzen de pouvoir-relais.

Si l'on jette un coup d'oeil sur la carte de la répartition géographique des caïds chez les Zemmour, on constate une certaine inégalité dans cette répartition. Les tribus orientales sont bien fournies en caïds. Les trois tribus Aït Jbel Doum, Mes-saghra et Aït Ouribel, à elles seules, avaient onze caïds. Les dix autres caïds se partageaient les treize tribus des Zemmour. Le tableau illustrant la comparaison entre le nombre de caïds et le nombre de tentes, permet une autre constatation, à savoir qu'il n'y a pas de corrélation entre la forte densité de la population et l'importance du nombre de caïd. La moyenne des tentes sous le commandement de chaque caïd varie entre un maximum de 1100 tentes (chez les Houdderane) et un minimum de 250 tentes (chez les Aït Ouribel). Le même tableau montre que chez les Aït Jbel Doum chaque caïd avait sous son commandement une moyenne de 275 tentes, c'est-à-dire que quatre caïds se partageaient les 1100 tentes. En revanche, Aït Abbou, avec ses 800 tentes, n'avait à sa tête qu'un seul caïd. De même, la tribu Houdderane avec ses 1100 tentes n'avait aussi qu'un seul caïd. Pourquoi une forte concentration de petits caïdats se trouvait-elle dans les tribus orientales ?

Ces tribus se distinguaient par la particularité de leur terrain écologique. Elles occupaient une zone accidentée et montagneuse. Ici (comme ailleurs) la montagne berbère n'est pas uniquement une aire géographique, mais aussi une aire culturelle où se rencontrent le social, le politique et l'écologique. En offrant ses possibilités naturelles (pâturage pour le troupeau et l'eau), l'écologique remodèle en même temps le social et le politique. Mais le social et le politique, à leur tour, poussent l'homme à profiter au maximum de ce qu'offre la nature et à le coller au terroir.

La sociologie coloniale a souligné l'aspect sanctuaire de la montagne au Maroc. La montagne permet d'échapper aux aléas. Elle est refuge. Les correspondances du Makhzen évoquent, à maintes reprises, ces lieux des "foussad" (malfaiteurs). Fuyant vers les hauteurs, les "foussad" se cramponnaient à leur terroir pour éviter une rencontre malheureuse avec la harka du Makhzen.

Conçue, dans son essence, pour la violence symbolique et pour exhiber la citadinité dans toute sa pompe et sa grandeur, la harka évitait de grimper les montagnes pour guerroyer. Lourde, pour le prestige et par le nombre impressionnant des personnes qui la composaient (1800 jusqu'à 4000 hommes), elle se contentait du passage de routine en contournant les hauteurs. Mais là-haut, dans les montagnes, les petits caïds relayaient le Makhzen par leurs propres moyens et se chargeaient de ce que n'avait pu faire la harka.

Le caïd et sa fonction.

L'abondance des lettres échangées entre le sultan et les caïds n'est-elle pas un indice révélateur ? L'importance de l'écrit ! L'écrit fixe le message, et évite les

oublis et les rajouts du reqas⁽⁷⁾. Ce dernier se chargeait bien du va-et-vient avec le Sultan, mais toujours avec une lettre à la main⁽⁸⁾.

La correspondance couvre aussi bien les faits importants que les événements insignifiants. L'historiographe Mashrâfi rapporte que le Sultan "enquêtait sur l'état de son peuple en s'interrogeant sur la force et la faiblesse de chaque tribu ainsi que sur son nombre, ses munitions, ses chevaux et ses hommes..."⁽⁹⁾. Le caïd est le meilleur informateur du Makhzen. Informer le Makhzen est un moyen de solliciter la participation au pouvoir. L'importance du caïd, aux yeux du Makhzen, se détermine par sa capacité d'être informé sur ce qui se passe dans sa tribu, et sur ce qui se passe chez les tribus voisines. Il ne faut pas oublier que chaque tribu ou même fraction de tribu, se présentait comme une entité autonome dont l'attribut essentiel était l'indépendance vis-à-vis d'autres tribus. Il y aurait apparemment, tout au long du terroir Zemmour, une multitude d'unités existant pour soi dont les relations réciproques étaient guerrières⁽¹⁰⁾. Par conséquent, chaque caïd se précipitait d'informer le Sultan des "méfais" des tribus voisines, et le Makhzen, à son tour, se chargeait d'assurer l'arbitrage.

Le contenu des correspondances révèle que le caïd n'a pas de pouvoir en soi. Il est affaibli ou renforcé par le pouvoir du Makhzen. Il le renforce en lui envoyant du renfort ('askar), ou en ordonnant aux caïds des tribus voisines (Guerrouane, Beni M'tir, tribus du Saïs, Beni Hsen, Shoul et Zaïr) de s'allier. Le caïd n'est donc jamais seul à la tête de sa tribu. Si le besoin l'y oblige, une tribu se tourne contre son propre caïd et contre les caïds des tribus limitrophes. Provocateur de cette confrontation, le Makhzen se trouve, à la fin, le coordinateur et même l'arbitre. Cette lettre sultaniennne adressée aux caïds des Zemmour illustre cette confrontation : "Vous savez ce que 'ahl el oued ont commis comme effraction lorsqu'ils ont tué les 'omal (caïds). Sur ce, nous vous ordonnons de les assaillir de votre côté avec tout ce que vous avez (comme force) à ras al'aqba ; nous avons désigné notre cousin ben Moulay El Yazid Ben Omar pour qu'il soit parmi vous. Beni Mguild et leur mehalla avec notre cousin Moulay Abdessalam El Mrani à Bou 'shoushen. Beni Hsen et Soussen Azghar à 'Aïn Jema'a avec notre cousin Moulay Boubeker. Les tribus berbères Beni M'tir, et les Arabes du Saïs Dknissane, les Oulad N'si et Dwi Mni' avec notre cousin Moulay Zidane à Jiri. Guerrouane, les bienveillants parmi les Aït Siber et Messaghra à Oued El Kel avec notre cousin Abdelmalek Ben Zidane. Si vous vous exécutez et si vous vous suffisez, c'est ce qui a été toujours attendu de vous ; autrement nous sortons nous-même pour l'exécuter"⁽¹¹⁾.

Le caïd est un pôle du segment tribal. La théorie ségmentaire a montré que le système tribal fonctionne par fission et fusion des segments. Le système renaît continuellement de ses propres discordances. Mais à travers ce processus s'effectue la capitalisation des alliances dont l'accapareur ultime est le Makhzen. Manipuler le ségmentaire, coordonner les alliances pour pouvoir arbitrer par la suite, telles sont les fonctions du Makhzen.

(7) Reqas : genre d'informateur.

(8) Rien que pour l'année 1301 h., notre corpus contient 100 lettres.

(9) Mashrafî, Hulalal Bahia, manuscrit, Archives de la B G A p. 246.

(10) Clastres (Pierre), *La société contre l'Etat*, Ed. Minuit, 1975, p. 47.

(11) Lettre du Sultan Hassan 1^{er}. Kunnash Massa'l sadira 'ani Sultan fi shou'n moukhtalifa. Bibliothèque Hassania Rabat n° 121 p. 120.

Les écrits coloniaux s'accordaient à souligner l'esprit belliqueux du Berbère, son amour de la razzia et du butin, et le caractère "bandit" du caïd. Par la suite A. Laroui écrit qu'"à la base du caïdat, il y a le banditisme et le brigandage"⁽¹²⁾. Pour Laroui, le banditisme est une revendication de la reconnaissance. Mais pourquoi ce caïd aventurier et qui est maître de décision chez lui, s'acharne-t-il à revendiquer la reconnaissance du Makhzen ?

Le banditisme n'est en fait qu'un aspect de la structure tribale qui est guerrière. La guerre, n'est-elle pas au coeur des disparités sociales ? La guerre installe des différenciations sociales pour démarquer les guerriers de ceux qui ne le sont pas. C'est la guerre qui pousse l'ajma'⁽¹³⁾ à devenir amghar, voie ultime pour l'ascention du nouveau caïd. L'amghar est un ajma' qui a fait ses preuves en guerre. Le caïd est un amghar qui a capitalisé le prestige guerrier en étant toujours prêt à recommencer l'aventure.

Pris dans son rapport au Makhzen, le pouvoir du caïd n'est qu'un pouvoir-relais, parce que, comme l'a noté G. Balandier, "ce pouvoir déchaîné est faux pouvoir" (souligné par Balandier)⁽¹⁴⁾.

Si Max Gluckman avait eu à étudier la "siba" et "le brigandage" au Maroc du 19^{ème} siècle, il l'aurait fait à la lumière de sa théorie sur la rébellion⁽¹⁵⁾. Max Gluckman soutient que les états africains portent en eux-mêmes un processus de rébellion constante et non de révolution. Dans ces sociétés, la rébellion devient un rite qui exprime le conflit et le dépasse. Elle est désordre qui restaure l'ordre parce qu'elle est catharsis sociale. Mais cette vision fonctionnaliste de la rébellion, appliquée au cas de la "siba" marocaine, négligera le rôle que joue l'Etat dans cette rébellion. Le Makhzen, force ordonnatrice par excellence, provoque la siba de certains caïds et récupère celle des autres. Cette "siba" n'est jamais générale. Limitée dans l'espace et dans le temps, elle donne l'occasion au Makhzen -centre intégrateur- d'orchestrer toutes les alliances contre elle. Le pouvoir du Makhzen se nourrit en quelque sorte de la "siba".

Le caïd et sa fonction

Bien que le pouvoir du caïd se trouve renforcé par celui du Makhzen, il ne peut, malgré tout, s'exercer que s'il arrive à garantir le consentement de sa tribu. Dans le cas des Zemmour, les caïds n'étaient pas imposés à leurs tribus. Ils appartenaient à leur milieu, et ils étaient élus par les leurs. Ils ont donc une assise de légitimité. Mais cette légitimité se renforce par le rôle d'intermédiaire que le caïd joue entre le Makhzen et sa tribu. Le caïd intervient auprès du Sultan pour demander la libération de quelques prisonniers, comme l'exprime clairement une lettre adressée au Sultan de la part de tous les caïds des Zemmour. La lettre souligne que si les prisonniers sont libérés, les caïds "seront bien vus par leurs tribus"⁽¹⁶⁾.

(12) Laroui A. Les origines sociales et culturelles du nationalisme marocain. Maspéro 1975.

(13) Ajma' : membre de la jma'a. Amghar : chef de guerre.

(14) Balandier G. L'anthropologie politique, P U F p. 35.

(15) Gluckman Max. *Order and rebellion in tribal Africa*. London., 1963.

Gluckman Max. *Custom and conflict in Africa*. Oxford, 1965.

(16) Lettres des caïds des Zemmour. Collection de lettres concernant Zemmour. Non cataloguée. Bibliothèque Hassania, Rabat.

L'intervention du caïd auprès du Makhzen se fait aussi pour baisser le montant de l'amende (d'ira) imposée par le Makhzen à certaines tribus.

C'est dans ce cadre que le caïd Moussa Qotbi envoya une lettre au Sultan l'implorant de partager le montant de l'amende entre Qobiyne et Mzourfa⁽¹⁷⁾. Le caïd intervient également auprès du Sultan pour solliciter la chafa'a (pardon) pour les siens. Tous les conflits entre les tribus Zemmour et le Makhzen commençaient par une lutte acharnée et se terminaient par la chafa'a. C'est dans ce sens que le caïd Hadj Ben Haki Siberni, qui était caïd des Aït Siber des Zemmour, envoya une lettre au Sultan demandant la chafa'a pour ses "frères" : "Quand mes frères d'Aït Hali ont entendu que Mawlana avait permis à Beni M'tir et Guerrouane de les attaquer, de manger, de brûler leur récoltes, ils sont venus (me voir) peureux et terrorisés du châtimeut de Mawlana que Dieu le perpétue ; ils ont égorgé le mouton du sacrifice en notre honneur, en celui de la mehalla de l'heureux askar, en celui de Beni M'tir et de Guerrouane. Ils sont revenus du doute à la certitude. Nous demandons à Mawlana (que Dieu le perpétue) d'accepter notre chafa'a en tenant compte des enfants. Le dernier mot est celui de Mawlana. Je suis en train de les ramener au droit chemin."⁽¹⁸⁾ Le Sultan acceptait souvent ces demandes de chafa'a et finissait par pardonner les méfaits des "foussad", pour fermer le cycle répétitif du conflit qui s'ouvrait par la rébellion et se terminait par la chafa'a.

Le caïd est celui qui intervient auprès du Sultan pour demander l'aman (sécurité) pour sa tribu quand la mehalla du Sultan s'approche de leur terroir ou s'apprête à quitter Meknès pour Rabat. Cette lettre du Sultan l'exprime : "Nous avons reçu ta lettre disant que tes frères ont été terrorisés et étonnés quand ils ont appris que nous traversons votre pays ; et tu as demandé à notre glorieuse personne une lettre de l'aman pour les calmer et dissiper leur peur... Nous les sécurisons à condition de payer ce qui est dû"⁽¹⁹⁾.

Le caïd est celui qui suggère au Sultan des personnes pour "les postes" de caïdats vacants. Le caïd Kaddour Ben Toumi proposa au Sultan deux personnes à la suite de l'assassinat de deux caïds des Aït Mimoun et Aït Ouribel. Les deux caïds sont Mohamed Ould Beri Ouribli et Hammadi ou Abou Ouribli. La lettre dit : "Ils veulent travailler avec votre auguste personne (que Dieu vous glorifie) et ils m'ont demandé de vous le communiquer... Nous vous informons, Sidi, que ces deux-là ne sont pas comme le reste du groupe."⁽²⁰⁾.

Le caïd sollicite aussi du Sultan des faveurs pour telle ou telle personne, dans le but de nouer des rapports de clientélisme. Sept caïds des Zemmour demandaient, dans une lettre adressée au Sultan, d'envoyer un dahir du tawkir et ihtiram à Ahmed Rami Filali qui habitait Meknès parce qu'il les aidait à conclure leurs affaires à Meknès. Le Sultan envoya ce dahir comme l'affirme cette lettre : "Nous avons reçu votre lettre demandant à notre auguste personne de donner notre

(17) Lettre du caïd Moussa Qotbi. op. cit.

(18) Lettre du caïd Ben Haki Siberni. op. cit.

(19) Lettre du Sultan Hassan I, Kunnâsh al mourassalat, n° 364, p.8. Bibliothèque Hassania. Rabat.

(20) Lettre du caïd Kaddour Ben Toumi. Collection op. cit.

ordre chérifien pour vénérer Moqadem Ou Hammou Filali qui habite Berima à Meknès parce qu'il vous aide à accomplir vos affaires. Nous vous aidons." (21)

A travers toutes ces interventions, le caïd apparaît comme quelqu'un qui a accaparé le privilège d'être le seul interlocuteur du Makhzen dans sa tribu. Le Makhzen à son tour, en se servant du caïd comme support de son pouvoir au sein des tribus, arrivait à manipuler les rapports sociaux locaux.

Nos correspondances nous révèlent que le caïd est un homme enraciné dans son milieu. Il n'a pas de subordonnés, mais il a des "frères". Le discours des lettres puise ses éléments dans le langage quotidien et dans l'imaginaire collectif. Là réside la stratégie de la ruse. Cette ruse consistait parfois à utiliser le droit coutumier local. Une lettre du caïd Hammadi Mimouni atteste bien ce fait. A la suite d'une confrontation entre Aït Mimoun et l'armée du Makhzen, le caïd suggère au Sultan de déclarer qu'il y a eu autant de morts du côté de l'armée du Makhzen que ce qu'a déclaré Aït Mimoun", parce qu'il est de la coutume des Berbères de revendiquer, auprès de leurs adversaires, le prix du sang quand ils perdent quelqu'un au combat" (22). Si les deux côtés déclarent qu'ils ont eu le même nombre de morts, ils sont quittes et il n'y aura pas de suite. La ruse réussit là où la violence échoue.

Grandeur et misère du caïd

Le pouvoir du caïd n'est pas un pouvoir absolu. Le caïd a du pouvoir tant qu'il est renforcé par l'armée du Sultan, par les pachas des villes avoisinantes (Meknès et Salé), et par les caïds des tribus limitrophes. Mais ce qui fait sa gloire et sa force peut aussi faire sa faiblesse ou même sa ruine.

Nous avons affaire à une pluralité de pouvoirs, locaux en compétition : le pouvoir du caïd, du pacha, de l'amin et du caïd voisin. Cette dispersion des pouvoirs entrave toute prétention à monopoliser le pouvoir à un niveau local et assure la fragilité de chacun. Tout ce qui fait la force du caïd provoque aussi sa misère. Néanmoins deux moyens étaient utilisés pour anéantir un caïd :

- 1) 'azl (la révocation). Tout caïd est menacé à tout moment de révocation. Le Sultan faisait remplacer un caïd quand il n'arrivait pas à faire face aux siens avec fermeté. Mais le caïd révoqué est déjà un caïd banni chez lui. Son 'azl coïncide avec le désir de sa tribu. Effet du hasard ou manipulation de la ruse ? Plutôt la dernière. Plusieurs lettres du Sultan attestent cette révocation : "Nous ordonnons à notre serviteur Al Hadj Ali Siberni de renoncer à Aït Halli des Aït Siber parce que nous l'avons remplacé par quelqu'un d'autre" (23). Une autre lettre dit : "Nous ordonnons à notre serviteur le caïd Bou'azza Mimouni de renoncer à Aït Bouhassou, Aït Youssef et Aït Zbir" (24).

(21) Lettre du Sultan Hassan I, Kunnâsh noussakh rassa'il sadira 'ani sultan, n° 121, p. 134. Bibliothèque Hassania. Rabat.

(22) Lettre du caïd Hammadi Mimouni. Collection op. cit.

(23) Lettre du Sultan Hassan I, kunash mourassalat, p. 21.

(24) Kunnâsh mourassalat, p. 114.

2) L'autorité du caïd se trouvait aussi affaiblie quand il était obligé de partager son caïdat avec un autre caïd. Pour limiter le pouvoir du caïd dans un espace restreint et limité, le Makhzen créait un nouveau caïd partageant l'espace du premier. Plusieurs lettres du Sultan insistaient sur le fait de garder les limites spatiales où devrait s'exercer chaque autorité.

Investis de pouvoir réel, le caïd se trouvait, malgré tout, limité et dépendant.